

Par Pierre SANDERMANS,  
ancien diplomate européen

# LA VIE DE HEYDAR ALIYEV

*Quelques traits de la vie et de l'œuvre d'Heydar Aliyev qui me sont revenus à l'esprit en écoutant le concert en hommage au 100e anniversaire de sa naissance, le 27 avril, en l'Église Saint-Jacques...*

**L**e 10 mai sera commémoré le centième anniversaire de la naissance du président Aliyev (1923-2003) qu'il m'a été donné d'approcher et que j'ai toujours admiré comme le sauveur et le fondateur de sa nation. Aussi étais-je heureux de prendre part au concert d'hommage qui, dans le cadre de cette célébration, a été organisé le 27 avril en l'Église Saint-Jacques du Haut-Pas, ce monument religieux et historique qui se trouve à la croisée de deux des plus vieux chemins de Paris.

Quel bon choix, celui de cette vaste église catholique, pour se souvenir de ce grand homme d'État, musulman et chiite comme le veut la tradition partagée par la grande majorité du peuple d'Azerbaïdjan, et qui en même temps s'est toujours élevé contre tous les préjugés qui peuvent diviser les hommes et les femmes selon les castes, les clans et les religions. Car c'est aussi la tradition de l'Azerbaïdjan que de s'inscrire dans une tolérance universelle et bienveillante pour tous les peuples et toutes les religions qui ont traversé son territoire, lui aussi vieux carrefour de nations et de cultures : pays de montagnes et pays de mer à la fois, au bord de cette Caspienne qui sépare l'Europe de l'Asie, et l'Asie centrale de l'Asie méridionale, et donc route naturelle des anciennes grandes migrations qui ont laissé sur place, au hasard des épisodes historiques, des fragments de dizaines de peuples passés par ces rivages avant de se fixer plus au nord ou plus au sud. Ainsi vivent en Azerbaïdjan quatre-cent-vingt-cinq communautés religieuses dont d'antiques Zoroastriens, ou des églises chrétiennes parmi les premières de l'histoire desquels on a oublié le nom en Occident, ou encore des morceaux

de tribus juives aux origines énigmatiques et accrochées depuis toujours à de douces pentes qui s'élèvent non loin des eaux dans le nord-est du pays. Là, tranquilles et perpétuellement préservés des persécutions subies, à tel moment ou tel autre, par leurs coreligionnaires dans presque toutes les autres parties du monde, lesdits « Juifs des montagnes » gardent en paix des rites parmi les plus anciens et les plus pittoresques de ceux dérivés des prescriptions mosaïques.

Heydar Aliyev a été commémoré dans une église, il aurait aussi bien pu l'être dans une synagogue, ou dans tout autre lieu spirituel, parce qu'il est l'homme qui, parmi toutes ses autres réalisations, a inscrit définitivement la laïcité dans la Constitution azerbaïdjanaise (12/11/1995), dont il a dirigé la rédaction : « *L'Azerbaïdjan est État de droit, démocratique, laïc et unitaire* », énonce le point 1 du chapitre II de la Constitution, intitulé : « Les bases de l'État ». Le préambule disait déjà que parmi les buts de la Constitution figurait celui-ci : « *Construire un État de droit laïc, où la Loi sera l'expression de la volonté du peuple* ». Et voyez encore l'article 18 de la Constitution : « *La religion est séparée de l'État ; toutes les religions sont égales devant la Loi* » ; et l'article 48 : « *Chacun jouit de la liberté de conscience ; chacun peut définir lui-même son attitude à l'égard de la religion, chacun peut s'exprimer individuellement ou collectivement pour dire sa croyance ou sa non-croyance ; chacun peut professer et diffuser ses opinions en matière religieuse ; chacun peut aussi s'exprimer à travers les rites de sa religion, à condition de respecter la loi et de ne pas violer l'ordre public et de ne pas offenser la morale publique* ».





Ainsi l'Azerbaïdjan, placé tout au milieu de l'immense arc des peuples musulmans qui se déploie entre les côtes atlantiques et celles des confins de l'Indonésie, est doté d'une des Constitutions les plus progressistes du monde en matière de liberté de conscience et de neutralité religieuse de l'État. Ce n'est pas le moins extraordinaire acquis de tous ceux qu'Heydar Aliyev a donné en héritage à sa nation lors de la formidable trajectoire de sa vie, épopée qu'on ne se lasse pas de retracer.

Formidable trajectoire en effet que celle de cet homme né loin de tout, dans une petite maison blanche entourée d'arbres fruitiers ; ce logement et son lot de terre ont été attribués à son père pour ses mérites comme travailleur aux chemins de fer établis quelques années plus tôt dans la région du Nakhitchevan : cette enclave de cinq mille cinq cents kilomètres carrés, toute enserrée dans l'entrelac des peuples et des vallées du Caucase, et dont l'histoire tourmentée a vu passer les Romains d'Occident et d'Orient, les Ottomans et les Séfévides, les Russes et les Britanniques. Toujours convoitée, toujours disputée, et toujours autonome, deux ans avant la venue au monde d'Heydar Aliyev, en 1921, la région est justement reconnue, par un accord entre les

deux pouvoirs révolutionnaires qui viennent de triompher, d'un côté la nouvelle Russie soviétique et d'un autre la nouvelle Turquie kémaliste, comme République autonome et aussi comme partie de l'Azerbaïdjan, dont elle reste cependant séparée territorialement par les montagnes du Zanguezour et reste au sud stratégiquement adossée à l'antique et mythique fleuve Araxe, au-delà duquel commence l'Iran.

Quelles étoiles ont donc guidé cet homme des confins du Caucase jusqu'au Politburo soviétique, sommet politique de l'URSS, c'est-à-dire au sommet d'une des deux superpuissances du monde d'après la deuxième guerre mondiale ? Peut-être sont-elles, ces étoiles, celles des premiers pas de l'enfant Heydar Aliyev, entre deux lieux séparés de quelques mètres seulement ; l'un tout juste créé par le jeune pouvoir communiste, et l'autre au contraire séculaire et royal. Le premier lieu, c'est un jardin d'enfant, où l'on enseigne très tôt à l'enfant Aliyev les premiers rudiments de l'ère industrielle et scientifique, et aussi de la langue russe et, le second lieu, c'est le mausolée médiéval de la Reine Moline, superbe monument funéraire créé, lui, sept cent cinquante ans auparavant, par le grand architecte médiéval Adjami Nakhitchevani : c'était pour accueillir les restes de l'épouse aimée de l'Atabeg turc Jahan Pahlavan, grand émir de l'époque seldjoukide. N'y a-t-il pas là le noyau du destin d'Heydar Aliyev ? Car on verra sa vie toujours conjuguer cette ouverture sur le nouveau, cette capacité d'adaptation immédiate et pragmatique aux convulsions soudaines et toujours imprévues des temps modernes, mais aussi sa fidélité indéfectible aux origines : fidélité à sa famille, à ses parents. Il aura dans son portefeuille au Politburo, le suivi des transports de toute l'Union soviétique, comme en long écho à la profession de son père. Fidélité à sa femme Zarifa, qu'il aima passionnément, et non sans risque, à un moment où, activiste de l'émancipation féminine, et elle-même ophtalmologiste réputée, elle fut brusquement menacée par une intrigue nouée dans les dernières et dangereuses années du stalinisme ; mais il refusa de rompre avec elle et put enfin l'épouser en 1954. Fidélité enfin, fidélité suprême, aux racines historiques et épiques de la Nation azerbaïdjanaise, qu'un jour, il aura à sauver toute entière de la dislocation.

Ainsi après soixante ans de carrière sur le terrain, pratiquement tous passés en Azerbaïdjan même, et surtout dans sa superbe capitale, Bakou, perle





architecturale de la Caspienne, cinquième plus grande ville de l'URSS, Heydar Aliyev est promu au Politburo du Parti communiste de l'Union soviétique (PCUS), d'abord comme membre-suppléant, le deuxième cercle, sous Léonid Brejnev, en 1976, puis comme membre plein, le

premier et suprême cercle, par le successeur de Brejnev, Youri Andropov, en novembre 1982. Il entre ainsi dans ce tout petit comité dirigeant de vingt-deux membres à la tête du plus grand empire de tous les temps, et dont les décisions traçaient la route pour des centaines de millions d'hommes, de Berlin aux frontières du Japon. Andropov, cet homme tout aussi étonnant, est décidé à moderniser ce gigantesque ensemble qui s'enlise depuis quelque temps, et la nomination au tout premier cercle d'un Azerbaïdjanais, issu d'une famille musulmane du Caucase, est un signe de cette volonté de grand renouveau.

Mais avec le décès prématuré d'Andropov, deux ans plus tard, tout déraile puis bientôt tout s'écroule sous les tentatives sincères, mais brouillonnes et peu dirigées, de Mikhaïl Gorbatchev pour accélérer les réformes. Heydar Aliyev tente de mettre de l'ordre dans les initiatives en tout sens de Gorbatchev mais en vain : ses critiques constructives sont rejetées, sa franchise est punie, et il est écarté du pouvoir. Sa marginalisation politique va avec l'anarchie qui commence à gagner l'empire, dont le déclin commence et va en s'accéléralant. Parallèlement, Heydar Aliyev se replie peu à peu vers sa terre natale, Bakou d'abord, puis à Nakhitchevan même, jusque dans la rue Pouchkine de son enfance, comme s'il retournait sur ses pas et refaisait en sens inverse tout le chemin de son étonnante vie.





Mais voici que dans toute l'URSS, mais plus vite encore dans ses régions frontalières, le chaos s'aggrave : d'une rive à l'autre de Transcaucasie, se forme une spirale mortelle et meurtrière ; dissidences, guerres, sécessions et annexions surviennent en série. Et dans la tempête, l'existence même du Nakhitchevan, puis de l'Azerbaïdjan tout entier, est menacée. Alors Heydar Aliyev, déjà retiré et fatigué des bruits du monde, est rappelé par son peuple. Il hésite... Mais, comme il l'expliquera plus tard au président Chirac, il se rappelle alors l'exemple donné par De Gaulle, que les traîtres hasards de la politique avaient amené à se retirer peu après la Libération et son triomphe ; mais que la France affaiblie et divisée par la guerre d'Algérie, avait rappelé à sa tête. Et tout comme De Gaulle, il finit par répondre à cet appel, car il lui est insupportable de voir son drapeau à terre : il est porté au pouvoir au Nakhitchevan, puis, en 1993, à Bakou même, où il ressuscite l'État. Il relève le pays humilié. Il ramène toute une nation à la vie, à la fierté, à l'art aussi, domaine auquel il a porté toute sa vie la plus grande attention. Un de ses premiers actes, après son retour au pouvoir, et comme un signe aux esprits de l'Atabeg Pahlavan et de l'architecte Adjami, ne fut-il pas d'ériger un mausolée pour le grand poète Hussein Djavid Rasizadeh, lui aussi né à Nakhitchevan, et mort en Sibérie, où il fut exilé ?

C'est pour toutes ces raisons que, comme à Paris ce

27 avril, les artistes azerbaïdjanais rendent hommage à Heydar Aliyev, et, par chaque mesure de musique, lui renvoient le souffle de vie qu'il a inspiré à son peuple aux têtes hautes. 🌟

